

3^e année. — N° 132.
(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE)

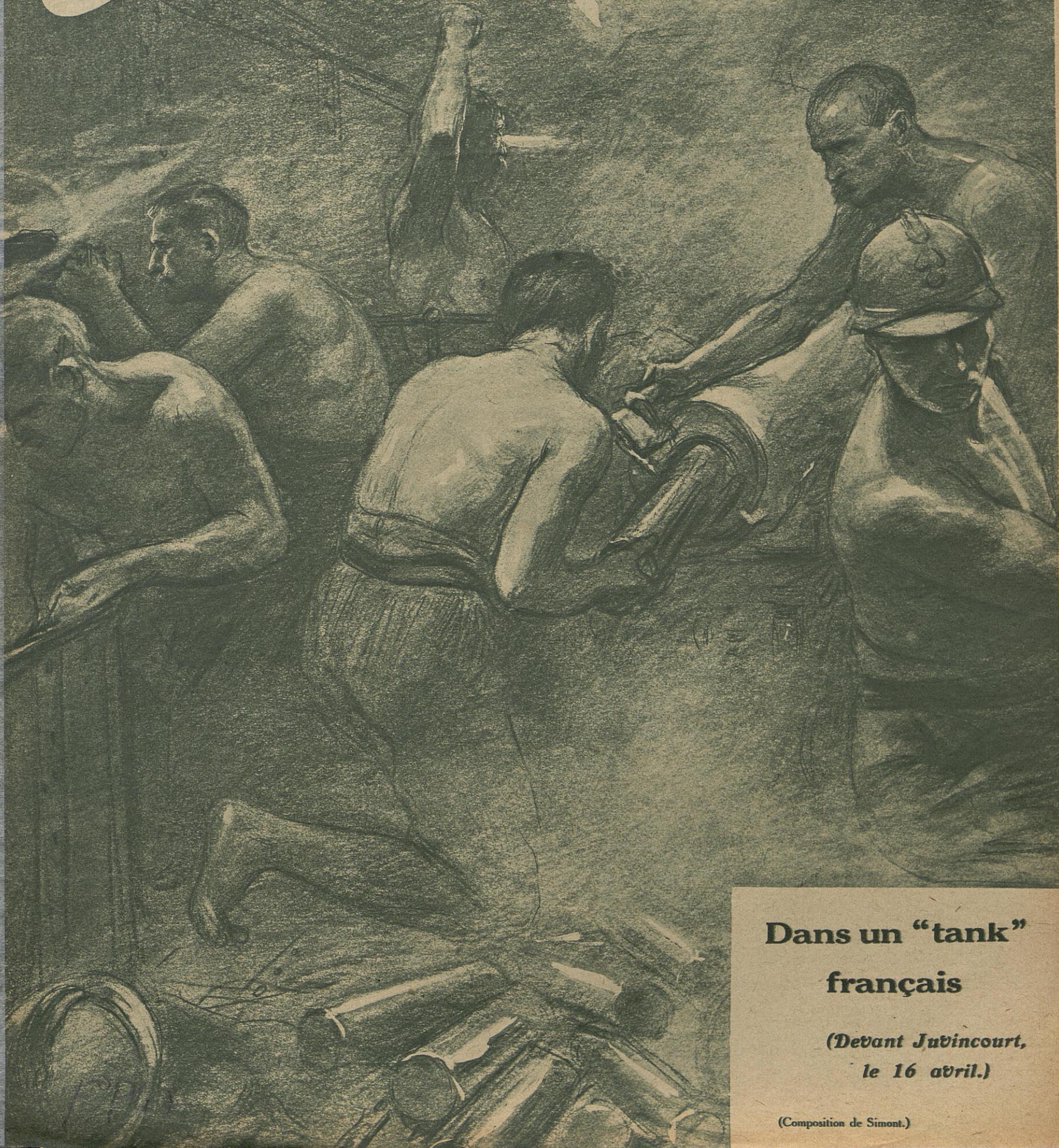
LE NUMÉRO : 25 CENTIMES
(ABONNEMENTS : France : Un an : 12 fr. : Étranger : 20 fr.)



26 Mai 1917.

(30, Rue de Provence, Paris. — Tél. Bergère : 39-61.)

J'ai vu...



**Dans un "tank"
français**

*(Devant Juvincourt,
le 16 avril.)*

(Composition de Simont.)

LES "COW-BOYS" DU CIEL DEMANDENT A VENIR COMBATTRE SUR NOTRE FRONT



En Amérique, le pays des maisons à 30 étages, des « gratte-ciel », ils forment des équipes spéciales, car il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir travailler librement et sans crainte à plus de cent pieds de hauteur. Aussi se sont-ils acquis une réputation de bravoure et d'ingéniosité légendaires. Ce sont là des recrues de tout premier ordre, des hommes d'élite, et qui feront merveille sur notre front. Est-il en effet meilleure école d'énergie et de sang-froid que le danger quotidien qu'ils affrontent en souriant la pipe au bec ou la cigarette aux lèvres? Ne sont-ils pas désignés à l'avance pour devenir de précieux observateurs d'aéroplane.



UNE MANIFESTATION EN L'HONNEUR DE L'AMÉRIQUE LATINE

Mme Segond-Weber, de la Comédie-Française, au milieu des artistes qui participèrent à la fête.



Le samedi 12 mai, dans l'immense salle du Trocadéro, une grande manifestation organisée par la Ligue de l'Enseignement célébra l'introduction au programme scolaire français de l'histoire de l'Amérique latine. On sait les sympathies que nous ont ouvertement manifestées, dans les dures épreuves que nous subissons,

Mmes Robinne, Madelaine Roch et Hughette Duflos, de la Comédie-Française.

toutes les républiques de l'Amérique du Sud. Aussi le corps diplomatique, assistait-il à cette inoubliable cérémonie au milieu de plusieurs milliers des élèves des lycées et écoles de la ville de Paris. Une brillante partie artistique à laquelle participèrent les artistes de la Comédie-Française termina cette belle manifestation.

RAVENGAR ⁽¹⁾

ROMAN CINÉMATOGRAPHIQUE D'AVENTURES ADAPTÉ PAR GUY DE TÉRAMOND

Le quatrième épisode de ce roman : *Le tremblement de terre*, sera projeté à partir du 2 juin, sur l'écran de tous les Etablissements qui donnent les films Pathé frères.

QUATRIÈME ÉPISODE

LE TREMBLEMENT DE TERRE

PREMIÈRE PARTIE

LES CHERCHEURS D'OR

Deux mois après, Jessie parcourait distraitemment les journaux quand son attention fut attirée par une photographie dans les colonnes de l'un d'eux.

Elle l'examina de près et reconnut l'homme qui, à plusieurs reprises, était venu demander à parler à son mari.

Alors elle lut avec curiosité :

UN NOUVEAU MILLIONNAIRE

Nous apprenons qu'un nouveau champ d'or vient d'entrer en exploitation au Mont-Brampton (Haut-Canada). De violentes secousses sismiques y ont mis à découvert de riches filons de quartz aurifère. Des prospecteurs s'y sont aussitôt précipités de tous les coins d'Amérique. Des fortunes considérables ont été faites en quelques jours. Parmi ces nouveaux millionnaires, on cite notamment un certain Malcorne-le-Borgne qui, il y a quelques mois encore, traînait la pire misère dans les bas-fonds de New-York. Nous donnons ci-dessus son portrait.

Comme elle achevait Juan Navarros entra.

Depuis l'étrange scène où une main armée d'un poignard lui était apparue sur la porte de la chambre de sa femme, le Cubain n'avait pas renouvelé ses assiduités auprès de Jessie.

En lui-même il s'imaginait avoir été le jouet d'une hallucination causée par l'état nerveux où l'avait plongé l'incendie du Magic-Palace. Mais il éprouvait une haine sourde contre l'homme qui avait sauvé Jessie, ce Ravengar à qui il sentait aller toute la gratitude de celle-ci.

Jessie, de son côté, gardait envers son mari une attitude froide et distante. Le poignard qu'elle avait ramassé devant sa porte, après le départ de Juan, lui montrait qu'elle n'avait point rêvé et qu'elle était sous la garde d'un mystérieux protecteur.

Aussi, depuis ce jour, les deux époux demeuraient-ils, en face l'un de l'autre, comme des adversaires qui, avant d'engager les hostilités décisives, tâtent le fer et demeurent à s'observer.

— Jessie, dit d'un ton amical Juan Navarros, ne pensez-vous point qu'une conversation serait nécessaire pour dissiper le regrettable malentendu surgi entre nous ?

— Je ne le pense pas ! répartit sèchement la jeune femme.

— Cependant, ma chère amie...

— Je vous prie, Juan, de ne pas insister. Je consens à oublier ce qui s'est passé, mais c'est à la seule condition qu'il ne sera plus entre nous question d'amour.

— Jessie, je vous en supplie...

Et, comme il s'avançait, elle se leva :



Comme elle achevait, Juan Navarros entra...

— Puisque vous ne voulez pas me comprendre, je vous cède la place !

Et, sans l'écouter, elle quitta le balcon.

Les poings de Juan Navarros se crispèrent. Il n'arrivera donc jamais à vaincre son obstination et à la ramener à lui ?

Soudain, ses yeux tombèrent sur le journal que Jessie avait laissé. Il aperçut, à son tour, le portrait de Malcorne et lut l'article qui le concernait.

— Malcorne millionnaire ? murmura-t-il... quelle aventure !

Depuis l'incendie du Magic-Palace, il s'attendait à chaque instant à le voir réapparaître, la main tendue. Malcorne, devenu riche, n'avait plus besoin de battre monnaie de sa complicité, et Juan Navarros se sentait délivré de cette redoutable épée de Damoclès.

Emportant le journal, il retourna dans son cabinet de travail et, s'asseyant dans un fauteuil, se remit à le lire avec soin.

Soudain, un bruit inexplicable le fit tressaillir. Il se retourna. Un cri s'arrêta dans sa gorge.

Sur la porte, les mêmes yeux venaient d'apparaître au-dessus des mains croisées qui ne tenaient plus de poignard, mais, sous elles, ce seul mot se détachait, en grandes lettres blanches :

AVOUEZ !

Comme un fou il se précipita vers l'apparition, mais déjà elle avait disparu.

Cette fois, cependant, il était certain de n'avoir pas rêvé. Ce n'était plus une hallucination. Il existait quelqu'un qui possédait le redoutable secret de son crime et le menaçait de le révéler.

Or un seul homme avait pu le livrer.

Il importait donc de le voir sans retard et de s'entendre avec lui, de façon à échapper au châtiement qui tous les deux les guettait.

Il arriva, presque en courant, au salon. Jessie, l'en ayant vu partir, y était revenue.

L'apercevant elle se dirigea de nouveau vers la porte, quand, d'un geste, il l'arrêta :

— Ma chère amie, lui dit-il, voulez-vous donner des ordres pour qu'on prépare ma valise ?

— Vous partez en voyage ?

— Je veux voir de près ces chercheurs d'or et ce Malcorne devenu si subitement millionnaire !

Son ton atterré, sa pâleur, son allure étrange avaient frappé Jessie. Une lumière vint jaillir dans son cerveau : peut-être cet homme, ce Malcorne, avait-il été mêlé au drame effroyable qui avait coûté la vie et l'honneur à Harry Price ?

— C'est bien, Juan, dit-elle, je vous accompagnerai !

Et il y avait dans sa réponse tant de volonté et tant d'énergie qu'il n'osa point refuser.

LE PROSPECTEUR MALCORNE

Comment Malcorne-le-Borgne était-il en train de devenir millionnaire dans les places du Mont-Brampton ?

Qui donc est maître de sa destinée ?

Dès qu'un champ aurifère est signalé, de toutes parts accourent des aventuriers. Les poches vides, mais une pioche et une pelle en main, ils cherchent la fortune.

La loi américaine est, d'ailleurs, des plus larges pour eux. Le prospecteur marque, au moyen de six piquets, les limites du terrain qu'il prétend fouiller et, avec un autre surmonté d'une pancarte portant son nom, affirme son droit de propriété.

Peu à peu, tout en continuant ses travaux, il se construit une petite maison et organise son existence.

Trois mois plus tard, un acte officiel lui confère la propriété indéfinie et transmissible du claim qu'il occupe.

Bientôt ainsi une ville se dresse, ville de cahutes en planches au milieu de laquelle des bars et des salles de jeu poussent comme par enchantement, où l'on joue, où l'on boit, où l'on se tue et, grisé par l'or qu'il remue, le mineur ne les quitte qu'au matin pour se remettre au travail ; le pic en mains.

Malcorne-le-Borgne, habitué des tavernes mal famées de New-York, avait tenté la fortune.

La chance lui avait souri. Il s'enrichissait rapidement.

Il s'était construit une petite case en planches. Une table de bois, deux chaises, un mauvais grabat, quelques ustensiles de cuisine et un fusil de chasse appendu au mur constituaient tout le mobilier.

Il y vivait sans remords. On se rappelle qu'à la suite de la commotion cérébrale que lui avait causée la chute d'une poutre sur le crâne, Malcorne, par un phénomène assez fréquent, avait complètement perdu la mémoire.

Il eut été complètement heureux, sans sa crainte continuelle d'être volé. De temps en temps il barricadait sa porte, baissait le

(1) Le premier épisode de *Ravengar* a été publié dans notre numéro du samedi 5 mai.

store de sa fenêtre et, soulevant la natte de paille rongée par l'humidité qui dissimulait la trappe lui servant de cachette, contemplait, le cœur battant, son trésor qui grossissait chaque jour.

Il n'avait, d'ailleurs, pas tort de se méfier. Déjà deux malandrins le guettaient.

Bandits de grand chemin, Serge Romanow et Reed Flynn estimaient qu'au lieu de travailler eux-mêmes il était beaucoup plus simple de voler à autrui le produit de son travail. Un coup réussi était plus productif que le filon le plus riche. Cette occasion-là, Serge Romanow et Reed Flynn l'attendaient donc avec patience, bien décidés à ne pas la laisser échapper.

Malcorne n'avait pas été sans les remarquer. Une fois même il avait été obligé, alors qu'il puisait de l'eau, d'interrompre sa besogne et de rentrer précipitamment chez lui, prêt à défendre son bien.

Mais les deux misérables ne se pressaient point et, sachant Malcorne le plus riche prospecteur du Mont-Brampton, ne le perdaient pas de vue.

N'osant l'attaquer ouvertement, ils le suivaient avec précaution, résolus à se débarrasser de lui dans quelque endroit désert : un coup de couteau est vite donné et les fourrés du Haut-Canada sont assez épais pour qu'on n'y découvre jamais un cadavre !

— Ah ! murmurait Malcorne tremblant de peur, quand donc pourrai-je retourner à New-York mener la vie fastueuse que je rêve ?

Il ne se trouvait pas encore assez riche.

LA STATION DU MONT-BRAMPTON

En Amérique, dès qu'une voie nouvelle sort de terre, un chemin de fer ne tarde pas à y passer.

Comme par enchantement, une petite station se dresse, un jour, au milieu de la plaine déserte déjà jalonnée d'une ligne de poteaux télégraphiques ; il n'y a pas toujours d'employés ; mais, une fois par semaine ou par mois, le train s'y arrête régulièrement et, dans toutes les gares des quarante-cinq États de l'Union, on délivre des billets pour elle.

C'est ainsi que fut, bientôt, desservi Brampton-City, la petite ville aux environs de laquelle Malcorne cherchait de l'or, et c'est là que, filant à toute vapeur, le railway conduisait Jessie et Juan Navarros.

Pendant tout le voyage, le jeune homme était demeuré silencieux. Il était bien persuadé qu'il n'avait plus rien à craindre de son complice. Mais peut-être celui-ci lui apprendrait-il quel mystérieux personnage possédait leur secret et ils devaient trouver le moyen de parer à ce danger.

Quant à Jessie, devant sans peine son compagnon torturé de soucis intimes, elle se disait en elle-même :

— Quel rapport peut bien exister entre mon mari et ce misérable Malcorne ? Leur attitude est bien singulière. Au lieu de le jeter à la porte quand il se présente, mon mari s'entend avec lui et veille soigneusement à ce que personne n'entende leur conversation. A peine apprend-il que Malcorne a fait fortune qu'il éprouve la nécessité de le rejoindre sans retard. Il est donc impossible qu'il n'existe point, entre ces deux hommes, quelque chose que je dois apprendre !

— Jessie, dit soudain Navarros sortant enfin de son mutisme, vous avez voulu me suivre j'y ai consenti. Mais avez-vous seule-

ment réfléchi dans quel pays nous allons ? Existe-t-il seulement une auberge où nous puissions descendre ? Je me demande même qui, tandis que je me mettrai à la recherche de l'individu que je veux voir, veillera sur vous dans une contrée infestée des pires bandits ?

— Ne vous inquiétez point, Juan, repartit la jeune femme avec calme. Je n'ai aucune crainte et, en fille d'Américain, je saurai bien me défendre moi-même. Quant au reste, je ne crois pas que vous ayez l'intention de rester longtemps dans ces régions ?

— Quelques jours seulement, Jessie. Nous retournerons aussitôt à New-York et là je tâcherai de vous convaincre de l'injustice de votre conduite à mon égard.

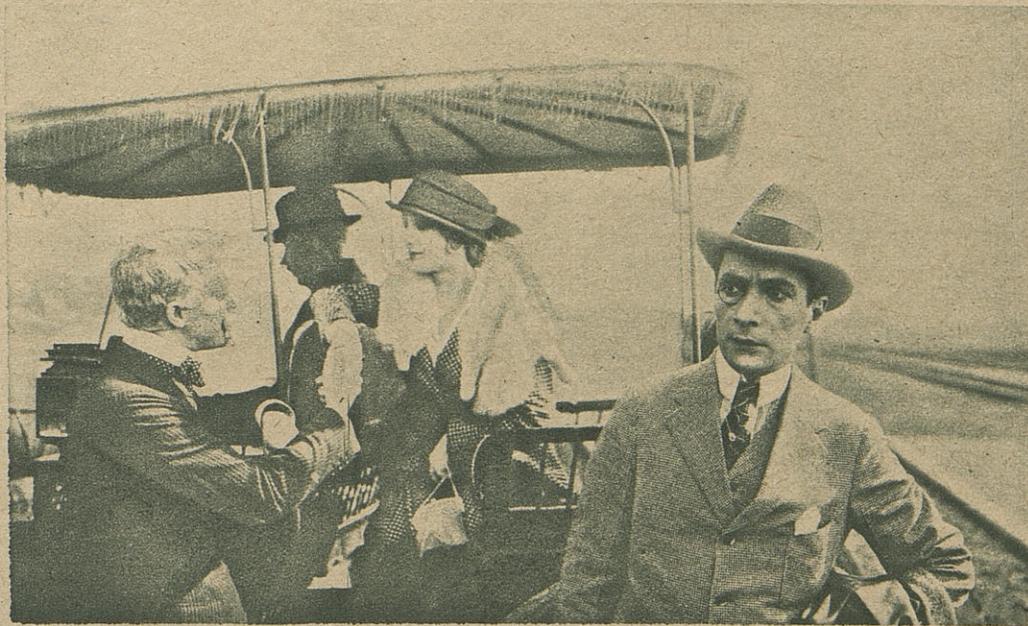
Jessie regarda son mari dans les yeux et, lentement :

— Alors, en attendant, Juan, demandait-elle, dites-moi pourquoi vous tenez tant à voir ce Malcorne ?

— Mais, ma chère amie, répondit en souriant le Cubain, n'est-il point intéressant d'interviewer un nouveau millionnaire ?

Décidément Juan Navarros ne voulait rien dire.

Cependant le train, ayant sifflé longuement,



Ravengar s'avance vers eux en soulevant son chapeau...

s'était arrêté, les deux époux étaient arrivés au terme de leur voyage et la station qu'ils avaient devant les yeux était Brampton-City.

Un employé du Pullman-Car avait pris leurs valises et les accompagnait vers une voiture légère qui se trouvait là.

Déjà la jeune femme s'était installée sur la banquette d'arrière, quand, soudain, elle poussa un cri de surprise tandis que le front de son mari se contractait d'un pli de colère contenue.

Ravengar s'avance vers eux en soulevant son chapeau.

— Toujours cet homme ! gronda Juan Navarros entre ses dents.

— Comment donc se fait-il que vous soyez ici, cher monsieur Ravengar ? interrogea Jessie en lui tendant amicalement la main.

— Oh ! Madame, ma présence dans ce damné pays n'a rien d'extraordinaire ! Il y a longtemps que je désirais voir la façon dont opéraient les chercheurs d'or. J'ai lu dans les journaux la découverte de ce champ aurifère, je suis venu satisfaire ma curiosité. Mais c'est à vous qu'il faut plutôt poser cette question ?

— Mais, accompagner mon mari !

Son interlocuteur s'inclina. La raison était préemptoire, en effet.

— Mon cher Ravengar, dit alors le Cubain faisant contre mauvaise fortune bon cœur, puisque vous êtes, sans doute, depuis quelque temps déjà ici, peut-être pourrez-vous nous dire si nous trouverons quelque hôtel où il nous sera possible de descendre ?

— Rien de plus aisé, mon cher Navarros ! Je vais donner ordre au cocher de vous con-

duire à l'Arkansas. C'est l'auberge que j'habite moi-même et, en vous présentant de ma part, vous y serez, j'en suis certain, parfaitement accueilli !

— Je vous en ai mille grâces !...

Mais au moment où il allait, à son tour, monter dans la voiture, Juan Navarros se ravisa.

— Mon cher Ravengar, dit-il, vous allez me rendre un service de plus. Voulez-vous accompagner ma femme à l'hôtel ? Je désire passer tout de suite à la poste pour donner notre adresse dans le cas où un télégramme urgent nous parviendrait. Vous priez le cocher de venir m'y chercher quand il vous aura conduit.

— Le cocher fouetta son cheval qui partit au grand trot.

Juan Navarros regarda la voiture s'éloigner, puis disparaître derrière un nuage de poussière.

— En somme, murmura-t-il, il ne serait pas impossible que Jessie éprouvât un peu plus que de la sympathie pour cet homme qui l'a sauvée d'une mort effroyable !

Il réfléchit un instant :

— Faut-il m'en alarmer ou m'en réjouir ?...

Je dois m'en réjouir, conclut-il. Si Jessie se laisse aller à aimer Ravengar, c'est qu'elle a

tout à fait oublié Harry Price, mon rival d'outre-tombe ! Quant à Ravengar, je n'aurai pas grand mal, j'imagine, à le supplanter dans le cœur de Jessie avant que, cette fois, l'irréparable soit accompli ! Tout cela me semble donc parfait !

Et, ce petit cours de psychologie terminé, Juan Navarros chercha un passant pour lui demander où se trouvait la poste.

FACE A FACE

Ce n'était pas, comme on pense, pour donner son adresse que Juan Navarros était si pressé de courir à la poste, c'était pour tâcher d'obtenir celle du nouveau millionnaire.

Et, comme il y arrivait, il aperçut un homme qui fumait tranquillement sa pipe, appuyé à une colonne du petit monument.

Cet homme, c'était Malcorne-le-Borgne.

— Heureux présage, murmura Juan Navarros, superstitieux comme presque tous les Espagnols ; la première personne que je rencontre, c'est lui ! Bonjour, Malcorne, fit-il en s'avancant la main tendue...

Mais l'autre ne sembla point l'avoir entendu et, sans tourner la tête, continua à chasser vers le ciel des volutes épaisses de fumée.

— Bonjour, mon cher Malcorne ! répéta plus haut Juan Navarros.

Cette fois, le prospecteur regarda qui l'interpellait et, d'une voix bourrue :

— C'est à moi que vous parlez, monsieur ? Le Cubain se mit à rire.

— Sans doute !...

Et il répéta :

— N'êtes-vous pas monsieur Malcorne ?

— Je le suis, en effet...

Et, l'enveloppant d'un regard méfiant :

— Que désirez-vous de moi ?

— Ah ça, cher ami, reprit Juan Navarros, pourquoi toutes ces cérémonies ? On dirait vraiment que vous ne me reconnaissez pas !

— Non, monsieur ! répondit tranquillement le chercheur d'or.

— Voyons, Malcorne, trêve de plaisanteries ! Elles sont drôles pendant quelques minutes ; maintenant elles ont assez duré : causons tranquillement !

— Monsieur, reprit de nouveau Malcorne d'un ton froid, je vous ai déjà dit que je n'avais point l'honneur de vous connaître !

— Malcorne, gronda Juan Navarros, je

n'ai point quitté New-York pour que vous vous moquiez ainsi de moi ! Répondez-moi sérieusement, sinon, foi de Navarros, c'est à moi que vous aurez à faire !

— Navarros ? s'écria l'autre cherchant dans son esprit. Qu'est-ce encore que celui-là ?

La perte de sa mémoire avait effacé de son souvenir le nom et la physionomie de son ancien complice, et il ne mentait point en déclarant qu'il ignorait de qui il s'agissait.

Juan Navarros demeura un instant silencieux. Il cherchait à deviner le motif de la conduite inexplicable de Malcorne. N'étaient-ils point solidaires, tous les deux, du même crime et ne devaient-ils point unir leurs efforts pour qu'il demeurât impuni ?

— Voyons, Malcorne, répéta-t-il, au nom du ciel !...

Mais cette insistance éveillait de plus en plus la méfiance du chercheur d'or. Les champs aurifères sont peuplés de tant de malfaiteurs qu'il est prudent de se tenir constamment sur ses gardes.

— Malcorne !...

Le prospecteur, cette fois, enfonça son chapeau sur sa tête et, tournant le dos à Navarros interloqué, s'éloigna à pas rapides.

— En vérité, murmura le Cubain, la conduite de ce misérable est incompréhensible ! Demain j'irai le trouver chez lui et là, en tête à tête, il faudra bien qu'il m'écoute !

La voiture venait de s'arrêter devant lui. Il y monta et donna au cocher l'adresse de l'Arkansas.

L'ANGOISSE

Ravengar avait conduit Jessie à l'hôtel ; il tenait à lui montrer, lui-même, sa chambre. Ce petit hôtel en planches, bâti rapidement par des architectes improvisés, ne rappelait que très vaguement les palaces auxquels sont habitués les voyageurs américains ; mais il était propre et les deux chambres contiguës, réservées à Juan Navarros et à sa femme, étaient spacieuses sinon élégantes.

— Monsieur, dit Jessie à son compagnon comme il se préparait à prendre congé, je dois vous être reconnaissante une fois de plus. Déjà vous m'avez sauvé la vie à Magic-Palace ; aujourd'hui, vous m'épargnez tous les ennuis d'une arrivée dans un pays inconnu.

Ravengar s'inclina.
— Ne parlons pas de tout cela, Madame, je vous en prie ! Voilà deux fois, en effet, que le hasard me met sur votre route, c'est donc lui qu'il faut remercier.

— Parlons-en, au contraire, car j'ai un grave reproche à vous adresser. Je vous avais demandé de venir me voir et, depuis le soir où, après cette affreuse catastrophe, vous m'avez ramenée à mon hôtel, vous n'y avez plus reparu.

— Mais, Madame, ma présence en ces lieux n'est-elle point ma meilleure excuse ? Je ne pouvais pas être, à la fois, à New-York et à Brampton-City !

— Sans doute, mais avant votre départ peut-être auriez-vous pu trouver quelques instants pour vous rendre à mon invitation ?

— Je n'en ai pas eu le temps, Madame, sans cela soyez bien certaine que je n'y eusse point manqué ; mais j'ai eu un besoin urgent de venir ici.

— Y avez-vous donc des intérêts ?

— Aucun, Madame. Je suis assez riche pour n'avoir point de ces sortes de préoccupations. Mais je suis, je l'avoue, extrêmement curieux de ma nature et il m'arrive d'étudier, dans la vie, à quelles mortelles actions certaines ambitions peuvent pousser les hommes !

— Oui, fit Jessie, l'or est un très puissant levier des passions humaines.

— Aussi puissant que l'amour !... Mais la jeune femme ne parut point avoir entendu.

— Cher monsieur Ravengar, dit-elle, promettez-moi alors de venir, pen-



Malcorne n'avait pas tout à fait tort de se méfier.

dant que les affaires de mon mari le retiendront au dehors, me tenir un peu compagnie ici ?

— Je n'y manquerai pas, Madame. Et, avec votre autorisation, je reviendrai, dès demain, m'informer de la façon dont vous aurez passé la première nuit sous ce toit.

D'un geste amical Jessie tendit la main à son compagnon qui y posa ses lèvres.

— Je vous ai fait apporter, dit-il en se retirant, des boissons glacées. J'aurais désiré y joindre quelques fleurs, mais dans ce maudit pays il ne pousse que de l'or !

Et, s'inclinant encore, il sortit. Il était à peine parti que Juan Navarros entra.

Le jeune Cubain était sombre et soucieux. La rencontre inattendue de Ravengar, la conduite inexplicable de Malcorne le tenaillaient d'une angoisse dont il essayait vainement de se libérer.

Son air préoccupé n'échappa point à Jessie, mais elle affecta de ne le point remarquer. Elle avait déplié un journal et s'était plongée attentivement dans sa lecture.

D'un pas saccadé Juan Navarros arpenta, pendant quelques instants, la chambre en silence. Puis, tout à coup, s'approchant de sa femme :

— Je suis allé à la poste, lui dit-il. Savez-vous qui j'y ai aperçu ?

La jeune femme leva les yeux vers lui et, d'une voix indifférente :

— Juan, lui répondit-elle, ce que vous faites ne me regarde pas. Vous êtes libre d'aller où vous voulez et je ne vous pose jamais, vous le savez, aucune question à ce sujet.

— Mais enfin, s'écria le Cubain hors de lui, si vous ne vous intéressez pas à ce que je fais ici, pourquoi m'avez-vous suivi ?

— Vous le saurez un jour, Juan !

— Voici une menace que je vous somme d'expliquer immédiatement, Jessie !

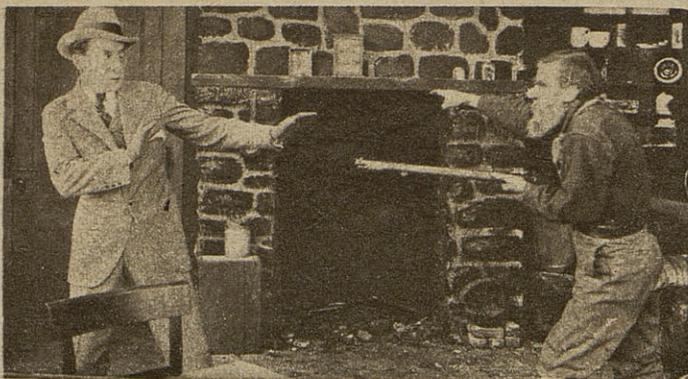
Mais, d'un ton glacial, celle-ci répartit :

— Mon ami, veuillez vous rappeler la convention passée entre nous, le premier soir de nos noces. Voici votre chambre et voici la mienne, m'avez-vous dit. Je vous serais particulièrement obligée de ne pas l'oublier aujourd'hui et de vous retirer chez vous, car je suis très fatiguée et j'ai besoin de repos.

Les poings de Juan Navarros se serrèrent avec colère. Il voulut crier une injure à sa femme. Mais le calme impassible de celle-ci le décontenança.

— C'est bien, dit-il...

Et, remettant son chapeau sur sa tête, d'un geste rageur il disparut.



Sorte, ou je tirc....

DEUXIEME PARTIE UN PRÉCIEUX PAPIER

HYPNOTISME

Le lendemain, assis à sa table, dans sa petite cabane de planches, Malcorne songeait. Que lui contait donc cet inconnu qui, la veille, l'avait abordé près de la poste ? C'est un vieux truc de malfaiteurs, qu'il n'avait pas été lui-même sans pratiquer, que de feindre, pour inspirer confiance à leurs victimes, de les connaître depuis longtemps. Aussi plus que jamais devait-il se tenir sur ses gardes et veiller attentivement sur son trésor. Cependant, pendant toutes ces réflexions, Malcorne ressentait un étrange malaise. Il lui semblait qu'une fièvre brûlante tenaillait son cerveau et en même temps qu'une lourde somnolence l'envahissait.

Il essaya de réagir, mais c'était en vain. Ses paupières se fermaient malgré lui. Il céda, peu à peu, à une indéfinissable impression d'anéantissement.

Ce qu'il ne voyait point, c'était que, derrière lui, sur la porte, venaient d'apparaître deux yeux au-dessus de deux mains. Les yeux, d'un gris d'acier, d'où semblait sortir une volonté inflexible, le contemplaient fixement, tandis que les mains s'ouvraient et se refermaient lentement, en larges passes magnétiques.

Il tenta encore, dans un effort suprême, de réagir contre la torpeur grandissante ; puis tout à coup, vaincu, il prit d'un geste saccadé un crayon et, d'une main mal assurée, traça ces mots hâtifs sur un morceau de papier qui se trouvait devant lui :

J'avoue avoir été le complice de Juan Navarros et reconnais avoir commis le faux qui a provoqué la condamnation injuste d'Harry Price.

Mais, au moment où il allait signer, la porte de la cabane s'ouvrit et Juan Navarros entra.

Il avait été facile au jeune Cubain d'apprendre où habitait le nouveau millionnaire.

En arrivant à la petite maison qui s'élevait au milieu de la campagne, son premier soin avait été de regarder par la fenêtre si Malcorne était chez lui. La disposition des lieux l'avait empêché d'apercevoir la mystérieuse apparition qu'il ne connaissait que trop, mais il avait vu Malcorne se raidir contre l'influence hypnotique, puis, lui obéissant, écrire nerveusement. C'était à ce moment qu'il était entré et, comme Malcorne ne bougeait pas, il s'était approché de lui et avait lu par-dessus son épaule.

Son sang n'avait fait qu'un tour dans ses veines. Un cri avait jailli de sa gorge :

— Misérable !...

Cette exclamation réveilla Malcorne, qui se dressa brusquement et reconnut l'homme qui se trouvait devant lui :

— Que venez-vous faire ici ?

— Malcorne, gronda Juan Navarros, êtes-vous donc devenu tout à coup fou ? Donnez-moi le papier que vous venez de griffonner que je le déchire et entendons-nous une bonne fois pour toutes !

Mais Malcorne le regardait d'un air étonné, n'ayant aucune souvenance de ce qui s'était passé pendant son sommeil hypnotique.

— Quel papier ? interrogea-t-il.

— Etait-ce la comédie de la veille qui allait recommencer ? Juan Navarros, ivre de rage, ne se sentit point la patience de s'y prêter de nouveau.

— Prenez garde, Malcorne, rugit-il, votre entêtement vous coûtera cher !

Cette fois le prospecteur n'eut aucun doute. C'était pour le voler que cet individu s'était introduit chez lui.

Il se mit donc sur la défensive, mais déjà Juan Navarros l'avait saisi à la gorge et envoyé rouler sur son grabat. Puis, débarrassé de son adversaire, le Cubain s'élança sur la précieuse feuille. Mais, soudain, au

J'ai vu.

Le maréchal Joffre en voiture avec M. Jusserand, notre ambassadeur à Washington.



Manifestation grandiose à New-York en l'honneur des missions alliées. — En médaillon: un personnage du cortège représentant le P^r Abraham Lincoln.

LE VOYAGE DE LA MISSION FRANÇAISE EN AMÉRIQUE FUT TRIOMPHAL

L'accueil que les États-Unis ont réservé à la mission française fut vraiment grandiose, aussi bien à Washington et à New-York que dans les autres villes que la mission visita. C'est que,

par-dessus les hourras qui acclamaient les représentants de la France, c'est à nos soldats, aux héros de la Marne, de l'Yser et de Verdun qu'allèrent les acclamations de la grande République.



Une patrouille de cavalerie dans la région d'Oppy.



Mousqueton au poing, les cavaliers mettent pied à terre pour combattre.



En arrière du cimetière de Rœux, les "tommyes" ont déblayé les tranchées ennemies.

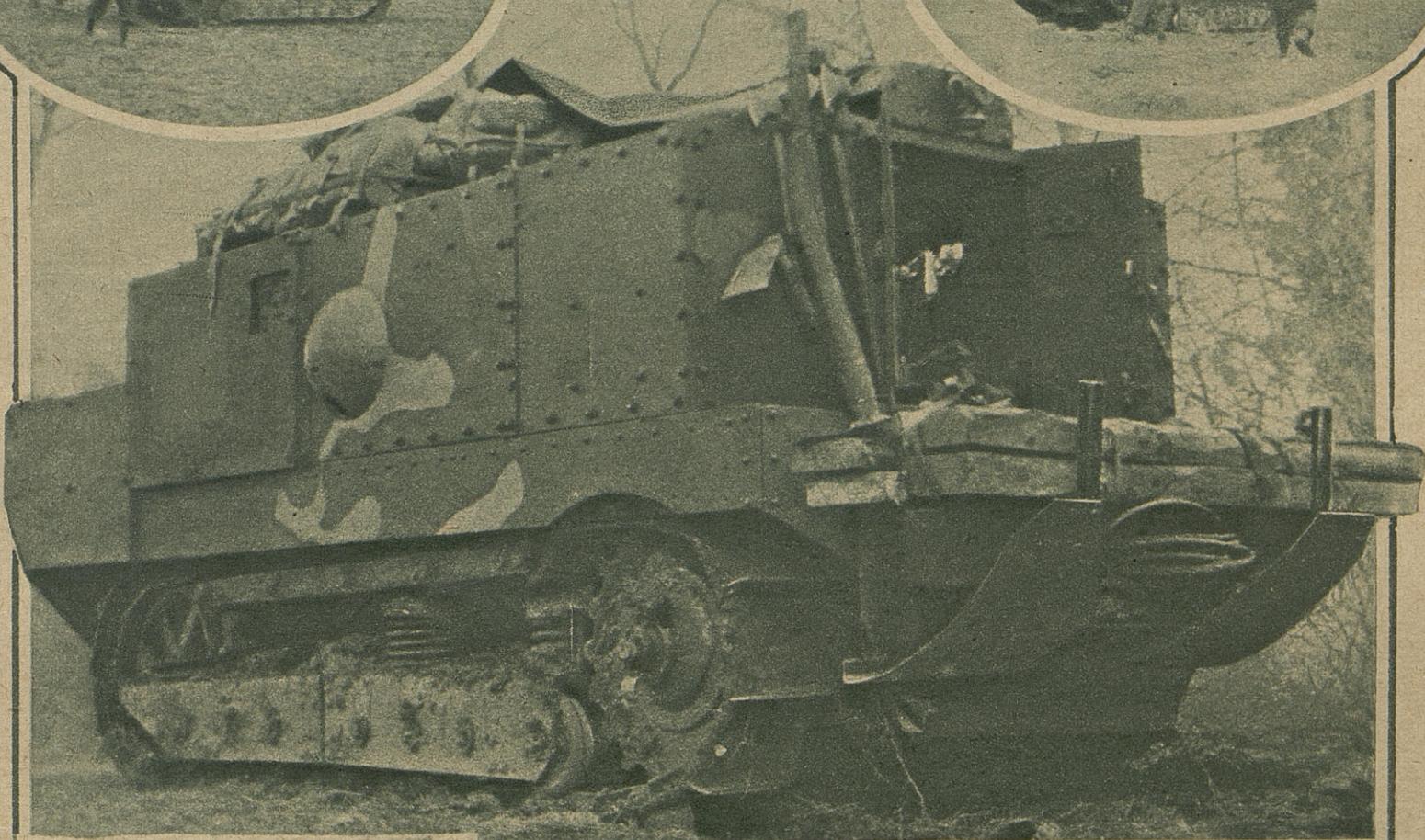
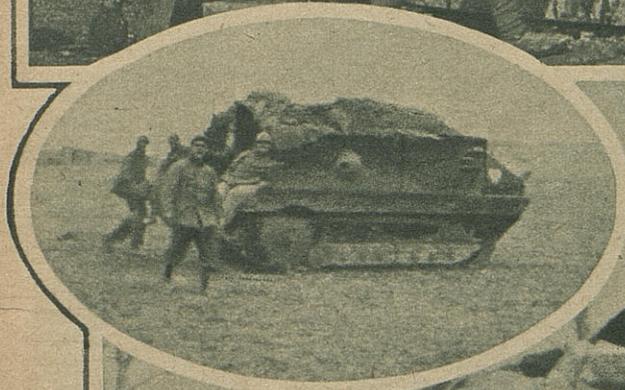
LES ANGLAIS A LA PRISE DE RŒUX

Sur le front britannique les combats durent depuis le 16 avril avec une violence extrême. Dans le village de Rœux, où les deux documents du haut de la page furent pris, le terrain a été disputé pouce par pouce : l'ennemi ne recula pas et

se fit tuer sur place. Ce n'est qu'après deux jours de combat que le village, resta tout entier aux mains de nos alliés. La prise de ce village qui commandait une partie des lignes déjà occupées par nos alliés, avait une extrême importance.

Pat vu.

LES TANKS FRANÇAIS ONT PRIS PART A L'OFFENSIVE ET SE SONT COUVERTS DE GLOIRE.



Ils ne diffèrent pas sensiblement, comme on le voit, des tanks brianniques, le fameux "Crème de Menthe" et "Cordon rouge". Et comme eux ils ont rendu à nos soldats d'inappréciables services. Aussi le général Nivelle a-t-il consacré, le 20 avril 1917, un ordre du jour de félicitation au groupe des tanks qui, sous les

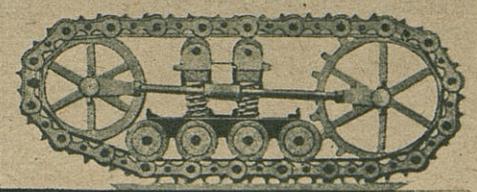


Schéma montrant le système de locomotion dit « Caterpillar »

ordres du commandant Bossut, le 16 avril sont entrés les premiers dans la deuxième position ennemie, devant Juvincourt, et ont assuré sa conquête". Ajoutons que le commandant Bossut est tombé glorieusement, en pleine action, et qu'il a mérité, pour son courage et "son ardeur communicative", d'être cité à l'ordre.

J'ai vu.

moment même où il allait s'en emparer, celle-ci, comme si une saute de vent venait de pénétrer dans la cabane, se souleva, glissa entre ses doigts qui croyaient déjà la tenir et disparut sous ses yeux éperdus de stupeur.

— Ne comprends-tu donc pas, misérable, cria-t-il, que ton action va nous perdre tous les deux ?

Mais Malcorne ne l'entendit pas. Il s'était relevé et avait décroché son fusil. Et, mettant son interlocuteur en joue :

Sortez ! ordonna-t-il.

Malcorne, au nom du ciel !...

— Sortez, ou je tire !... Et si je vous retrouve sur mon chemin, je vous tue comme un chien !...

Juan Navarros sentit qu'il était inutile d'essayer de prolonger un pareil entretien. Il se hâta donc de gagner la porte et s'enfuit à travers la campagne sans tourner la tête.

L'ENVELOPPE MYSTÉRIEUSE

Ravengar, tenant sa promesse, n'avait point manqué de venir s'informer auprès de Jessie de la façon dont elle avait passé la nuit.

Le modeste hôte d'Arkansas ne possédait point de salons ; aussi la jeune femme fut-elle obligée de recevoir son hôte dans sa chambre. Elle l'invita à s'asseoir près d'elle, à côté de la table, et ils se mirent à deviser amicalement.

Il s'était tout de suite établi entre eux une si cordiale sympathie qu'il leur semblait qu'ils se connaissaient depuis longtemps.

Avec sa science profonde du cœur humain, Ravengar n'avait point été sans deviner qu'un chagrin incurable rongerait secrètement le cœur de Jessie et qu'elle n'était pas heureuse avec son mari ;

mais, s'il était trop galant homme pour provoquer ses confidences, il lui laissait cependant comprendre combien il compatissait à ses souffrances.

Tout en l'écoutant, l'âme rassérénée par la cordialité de ses paroles, la jeune femme regardait machinalement sur la table. Et, tout à coup, une enveloppe attira son attention. Elle était cependant bien certaine qu'un instant plus tôt il ne s'en trouvait aucune. Elle la prit, examina la suscription :

Mistress Jessie Navarros,

Arkansas-Hôtel.

C'était bien pour elle. Qui donc avait apporté cette lettre ?

— Voulez-vous me permettre de la lire ? demanda-t-elle, intriguée, à son compagnon.

L'enveloppe n'était point cachetée. Elle l'ouvrit. Et, à mesure qu'elle parcourait la feuille, ses traits exprimaient une stupeur croissante :

J'avoue avoir été le complice de Juan Navarros et avoir commis le faux qui...

C'était le papier qui, une heure plus tôt, s'était évaporé, d'une façon si mystérieuse, de la cabane du chercheur d'or.

A ce moment, Juan Navarros entra dans la chambre. En route il avait réfléchi. La situation dans laquelle il se trouvait était de plus en plus grave. Il ne parvenait point à démêler à quel mobile Malcorne obéissait en ne voulant point l'écouter. Il était impossible que le misérable eût des remords ! Espérait-il simplement, maintenant qu'il était riche, racheter son crime en en dénonçant l'instigateur ?

Et, ce qui exaspérait davantage encore Juan Navarros, c'était de penser qu'un fossé de plus en plus profond le séparait de la femme pour qui il avait commis l'action abominable d'envoyer au bain un innocent.

Alors, torturé d'angoisse, il se demanda si ce n'était point le châtement qui commençait et s'il n'avait pas tout à craindre de l'avenir.

Mais il était trop beau joueur pour s'avouer vaincu. Il lutterait jusqu'au bout.

Aussi quand, pénétrant dans la chambre de sa femme, il reconnut le document qui l'accusait, il crut que la terre allait s'entr'ouvrir sous ses pas : comment ce papier se trouvait-il entre les mains de Jessie ?

D'un bond il fut près d'elle.

— Donnez-moi cette lettre ! cria-t-il.

Vivement elle écarta la main et, reculant d'un pas, la mit hors de son atteinte.

— Cette lettre m'appartient, répondit-elle et je n'entends point m'en dessaisir.

— Mais ce chiffon de papier est une inamie ridicule ! Quel crédit pouvez-vous attacher à cette accusation anonyme ?... Pour mon hon-

neur, vous savez bien que cette lettre m'a été confiée par mistress Navarros et que je ne dois la rendre à personne autre qu'elle !

— Je ne l'ignore pas. Mais l'accusation anonyme, aussi abominable qu'inexacte qu'elle contient contre moi, menace autant mon bonheur que celui de Jessie. Il importe donc, en la faisant disparaître, de calmer les soupçons injustifiés qui pourraient naître chez ma femme. Sauvez-moi en me laissant déchirer cette lettre infâme, et ma reconnaissance pour vous sera éternelle !

Ravengar enveloppa son interlocuteur d'un regard incisif.

— Je ne doute point de la vérité de ce que vous me dites, mon cher Navarros, répondit-il. Mais ne faudrait-il pas, pour mieux juger ce qu'il faut que je fasse, que je susse au moins ce que contient cette lettre ?

Juan Navarros hésita un instant.

— Eh bien, dit-il enfin, vous saurez tout. Miss Walcott, ma femme, fut autrefois fiancée à un jeune homme du nom d'Harry Price...

Harry Price ? interrogea Ravengar semblant rassembler ses souvenirs.

— Oui, un romancier dont le nom ne vous est peut-être pas tout à fait inconnu...

— En effet !

— Or, cet Harry Price n'avait vu en cette union qu'une affaire d'argent. Il m'avait emprunté une assez grosse somme qu'il devait me rendre le lendemain même de son mariage. Le malheur voulut que mon pauvre frère Diégo montrât imprudemment cet engagement à miss Walcott. Alors, furieux d'être démasqué, Harry Price, survenu inopinément, tua mon frère avec un bronze qu'il avait pris sur le bureau de M. Walcott.

— Attendez donc, mon cher Navarros, je me souviens parfaitement

de cette affaire à présent. Harry Price fut condamné au bain et se noya même en voulant s'échapper du bateau qui le transportait je ne sais où, avec d'autres forçats de son espèce !

— C'est bien cela.

— Mais, pardonnez à ma curiosité, quel rapport peut-il bien exister entre cette affaire et la lettre que m'a remise mistress Navarros ?

— Ma femme s'obstine à croire Harry Price innocent et à poursuivre sa réhabilitation posthume.

— Quoi de plus naturel, si elle l'aimait ?

— Elle l'aime encore ! cria le Cubain avec rage.

— Ah ! dit Ravengar sans lever les yeux qu'il tenait obstinément fixés sur le sol.

— Et alors, continua Navarros, savez-vous ce que contient cette misérable lettre ? L'aveu d'un soi-disant complice qui, sous mon instigation, aurait écrit et signé du nom d'Harry Price la reconnaissance de l'argent dont il n'était redevable.

— Et ce faux, Juan Navarros, vous ne l'aviez pas commis ?

Le Cubain demeura silencieux un instant. Pourquoi son interlocuteur lui posait-il cette question ? Doutait-il qu'il disajura la vérité ? Mais Ravengar, les yeux toujours baissés, demeurait impénétrable.

— Non ! dit-il avec force...

— Vous le jurez, señor Navarros ?

Juan Navarros, dans le trouble où il était, n'hésita point à faire un faux serment. Il leva la main droite en l'air et déclara lentement :

— Sur le sang du Christ !

— C'est bien, fit Ravengar. Dieu vous punira si vous avez menti. La justice vient



Il s'approcha en rampant, avança la main et s'empara de l'enveloppe.

neur, déchirez-la !

— Non, répondit Jessie.

Un éblouissement passa dans le cerveau de Juan Navarros. Il s'élança sur Jessie pour lui arracher le précieux document. Mais, avant qu'il lui eût saisi le poignet, celle-ci avait eu le temps de tendre l'enveloppe à Ravengar qui assistait, impassible, à cette scène.

— Prenez ce papier, Monsieur, lui dit-elle, et conservez-le avec soin. Je ne sais pas encore si ce qu'il contient est exact. Malheur à celui qu'il accuse s'il dit la vérité ! En attendant, je vous le confie.

Ravengar s'inclina. Il cacheta l'enveloppe et, d'un geste calme, la plaça dans la poche intérieure de son veston qu'il reboutonna lentement. Puis, ayant salué les deux époux, il sortit.

LA TERRE QUI TREMBLE

Tandis qu'après son départ, la jeune femme, brisée d'émotion, se laissait tomber sur son fauteuil, le Cubain s'était élançé à la poursuite de Ravengar. Celui-ci l'avait-il fait exprès ? En quittant Jessie, il s'était trompé de porte, et, au lieu de se trouver dans le corridor de l'hôtel, était entré dans la chambre de Juan Navarros, confiné à celle de Jessie. L'autre l'y avait suivi.

— Mon cher Ravengar, lui dit-il d'un ton amical, donnez-moi maintenant cette lettre... Sachez seulement qu'il s'agit de mon honneur... de ma vie peut-être. Aussi je vous en supplie, ne me refusez pas le service que je vous demande.

— Mais, mon cher Navarros, répondit Ravengar avec la même cordialité affectée,

J'ai vu.

toujours à son heure, Juan Navarros. Nul, ici-bas, ne lui échappe.

— Donnez-moi la lettre ! cria le Cubain...

Déjà Ravengar avait débouffonné son veston et mis sa main dans sa poche, quand tout à coup il sembla se raviser :

— Non ! murmura-t-il comme se parlant à lui-même... Je n'en ai pas le droit !... Ce papier, qu'il soit exact ou mensonger, appartient à mistress Navarros. Que penserait-elle de moi si je livrais à un autre qu'à elle un document qu'elle a confié à ma loyauté?...

Juan Navarros se méprit sur l'hésitation que semblait montrer son interlocuteur :

— Allons, fit-il, traitons cette affaire en businessmen. Puisque vous ne voulez point me donner cette lettre, vendez-la moi !

— Vous la vendez ?

— Je vous en offre cinq mille dollars.

— Voilà, sursauta malgré lui Ravengar, une bien grosse somme pour une calomnie.

— Je le sais. Mais je suis riche et j'aime ma femme. Que m'importe l'argent quand il s'agit de défendre mon amour menacé !

Et comme Ravengar se taisait :

— En voulez-vous dix mille ? proposa-t-il.

— Cette lettre est encore plus précieuse que je ne le pensais ! répartit Ravengar avec une ironie froide. Souffrez, en ce cas, mon cher Navarros, que je réfléchisse encore un peu et que je consulte ma conscience.

Le Cubain poussa un rugissement de colère.

D'un bond il se jeta sur Ravengar. Surpris par la soudaineté de l'attaque, celui-ci s'écroula sur le parquet. Mais bientôt il fut sur pied et se mit aussitôt en devoir de se défendre. Son poing frappa vigoureusement le visage de son adversaire. A son tour, Navarros flageola sur ses jambes ; puis, se redressant, il s'élança de nouveau sur Ravengar.

La lutte allait continuer terrible entre les deux hommes lorsque, tout à coup, un tableau pendu au mur tomba. Une carafe d'eau, placée sur un guéridon, fut précipitée par terre et se brisa en mille morceaux. Les chaises vacillèrent.

Des cris montèrent de tous les côtés de l'hôtel. Et brusquement, dans un craquement effroyable, les murs de la chambre se disjointèrent. Le plancher s'ouvrit. Les deux adversaires furent précipités sur le sol ensevelis sous des débris de toutes sortes.

L'OREILLE AU GUET

La chambre voisine de celle de Juan Navarros était occupée par Serge Romanow, le bandit qui guettait, ainsi qu'on l'a vu, le trésor de Malcorne-le-Borgne. Tous les jours, deux individus de son espèce, Reed Flynn et Ludwig Lamb, venaient l'y rejoindre et, jusqu'au moment où, la nuit venue, ils sortaient pour aller courir les bars, les trois misérables jouaient, buvaient et étudiaient les bons coups à faire. Redoutable association de malfaiteurs internationaux qui avait des ramifications un peu partout et dont le siège social était à New-York, chez la belle Bianca, qui tenait un tripot clandestin et centralisait les opérations fructueuses de la bande.

Les cloisons de l'hôtel Arkansas étaient minces. Le bruit de la dispute entre Ravengar et Navarros arrivait bien jusqu'aux joueurs.

Romanow interrompant la partie se leva et s'en fut écouter, l'oreille contre le mur.

Ce qu'il entendit lui parut des plus intéressants, car il fit signe à ses complices de venir le rejoindre et, tandis que ceux-ci, à leur tour, plaçaient leur oreille contre la cloison, il regarda par le trou de la serrure. Pour des malfaiteurs il est utile d'apprendre que deux hommes se disputent au sujet d'un papier que l'un propose d'acheter une grosse somme et dont l'autre ne veut pas se dessaisir.

Serge Romanow ne perdait point des yeux Ravengar pour être bien sûr de le reconnaître. Déjà il échaffaudait tout un plan dans son cerveau. Il s'agissait de s'emparer du papier par n'importe quel moyen, puis d'aller le proposer à celui qui le désirait, moyennant les dix mille dollars qu'il en avait offerts.

Ce fut à cet instant que l'hôtel Arkansas s'effondra et que, comme leurs deux voisins, les trois malfaiteurs furent précipités sous les décombres. Que s'était-il donc passé ?

Les secousses sismiques qui, quelques mois

auparavant, avaient mis à jour les gisements aurifères du Mont-Brampton recommençaient. Les maisons, construites légèrement, s'effondraient comme des châteaux de cartes. Tandis que les habitants fuyaient avec terreur à travers la campagne, un panache de fumée apparut au sommet de la montagne et une poussière noire se mit à tomber.

La première pensée de Ravengar quand, revenu à lui, il se rendit compte de la catastrophe, fut pour Jessie.

— Mistress Navarros ? appela-t-il.

Une voix lui répondit, non loin, sortant d'un monceau de décombres :

— Je suis ici !

— Vous n'êtes pas blessée ? interrogea-t-il anxieusement.

— Je ne crois pas.

Finalement, Ravengar se dégagait et courut



aussitôt au secours de la jeune femme. Ensevelie sous un amas de poutres, elle n'avait, en effet, aucun mal. Mais l'émotion qu'elle avait ressentie était trop forte et elle perdit connaissance. Ravengar la prit doucement entre ses bras vigoureux ; puis, la portant quelques pas plus loin, se mit en devoir de la ranimer.

Mais, dans les mouvements qu'il fit pour poser avec précaution sur le sol son précieux fardeau, son veston s'entr'ouvrit et la lettre que lui avait confiée Jessie tomba par terre sans qu'il s'en aperçût.

Serge Romanow échappé également à la catastrophe sans blessure, n'avait point, de son côté, perdu de vue Ravengar. Quand celui-ci emporta Jessie, il se glissa derrière lui et, voyant l'enveloppe sur le sol, ne douta point qu'elle ne contint le papier convoité.

Il s'approcha en rampant, avança la main et s'en empara. Jessie venait d'ouvrir les yeux. Elle remarqua le geste du misérable.

Elle poussa un cri :

— La lettre !...

Ravengar se retourna. D'un coup de reins il fut debout et bondit sur le voleur. Mais déjà Serge Romanow était parti en courant. Alors il s'élança à sa poursuite.

Pendant ce temps les secours s'organisaient. Le sinistre avait causé peu de victimes et la peur fait plus de ravages que le tremblement de terre. Pris sous les poutres de sa cabane, Malcorne s'était rapidement dégagé.

Sa première pensée avait été pour son trésor. Il l'avait, avec joie, retrouvé intact.

Quant à Juan Navarros, il avait également échappé, sans mal, à la catastrophe et en était quitte pour quelques ecchymoses.

Son premier soin fut de courir auprès de Jessie. Elle avait retrouvé ses sens.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-il en s'agenouillant auprès d'elle, vous êtes saine et sauve.

— Oui, lui répondit-elle, sir Ravengar m'a dégagée des décombres sous lesquelles j'étais enseveli !

A ce nom le Cubain sentit une rage exaspérée lui crispier les nerfs :

— Encore cet homme !... murmura-t-il.

UNE POURSUITE ACCIDENTÉE

Serge Romanow dévalait à travers la campagne comme un lièvre relancé.

Il était agile et conservait l'avance qu'il avait sur son adversaire ; la perspective de lui échapper redoublait sa vigueur ; dix mille dollars donnent des ailes à un homme !

Cette situation ne pouvait cependant point s'éterniser. Il arriverait certainement un moment où, hors d'haleine, il faiblirait. Il fallait donc trouver, auparavant, quelqu'autre moyen de salut que la rapidité de la course.

Maintenant il était arrivé à la culée qui supportait le pont sur lequel le chemin de fer franchissait la petite rivière du Brampton.

Il rassembla ses forces et se mit à gravir le haut remblai. Ravengar y arrivait quelques secondes après lui. Mais Serge Romanow s'était arrêté. Il avait aperçu un énorme bloc de pierre. Il le ramassa et, se tournant vers Ravengar qui était au-dessous de lui, le lui lança dans un effort désespéré. L'autre n'eut que de temps de se jeter en arrière : la pierre passa si près de lui qu'elle l'effleura.

Serge Romanow profita de cet instant pour grimper sur le remblai et s'engagea sur la voie ferrée. Ce fut ainsi que, bientôt, les deux hommes arrivèrent au pont. Mais, à présent, Ravengar gagnait peu à peu du terrain. Déjà Serge Romanow se sentait perdu. Il jeta autour de lui un regard de bête traquée. Et alors, ne trouvant point d'autre issue, il enjamba la garde-fou du pont et se précipita dans la rivière qui coulait à plus de quarante pieds au-dessous.

Ravengar n'eut pas une minute d'hésitation. Il se lança dans l'eau à son tour. Les deux hommes nageaient vigoureusement. Mais la distance entre eux était trop grande cette fois pour que Ravengar pût rattraper son adversaire. Celui-ci gagna le bord avant lui et s'empressa de prendre du champ à toutes jambes.

Epuisé, il se laissa enfin tomber dans une anfractuosité des roches volcaniques qui montaient, en pente douce, jusqu'au Mont-Brampton, et s'y blottit.

Ravengar, arrivant à sa hauteur, ne l'aperçut point. Ce fut en vain qu'il fouilla l'horizon en tous sens. Le misérable avait disparu.

Alors, abandonnant cette poursuite inutile, il revint sur ses pas vers Brampton-City dont les habitants s'étaient réunis pour aviser aux premières mesures à prendre. Quand il eut disparu, Serge Romanow sortit de sa cachette.

Alors il s'assit sur un rocher et, sortant de sa poche l'enveloppe, il en tira avec précaution la lettre qu'elle contenait. Mais, à mesure qu'il la lisait, une grimace de désappointement passait sur son visage. Ainsi donc, c'était tout cela, le papier dont il avait eu tant de peine à s'emparer?... Ce chiffon de papier sans signature valait dix mille dollars?...

— Après tout, murmura-t-il en guise de consolation, sait-on jamais?... Je vais le remettre à Bianca... S'il vaut quelque chose, elle trouvera bien moyen de s'en servir !...

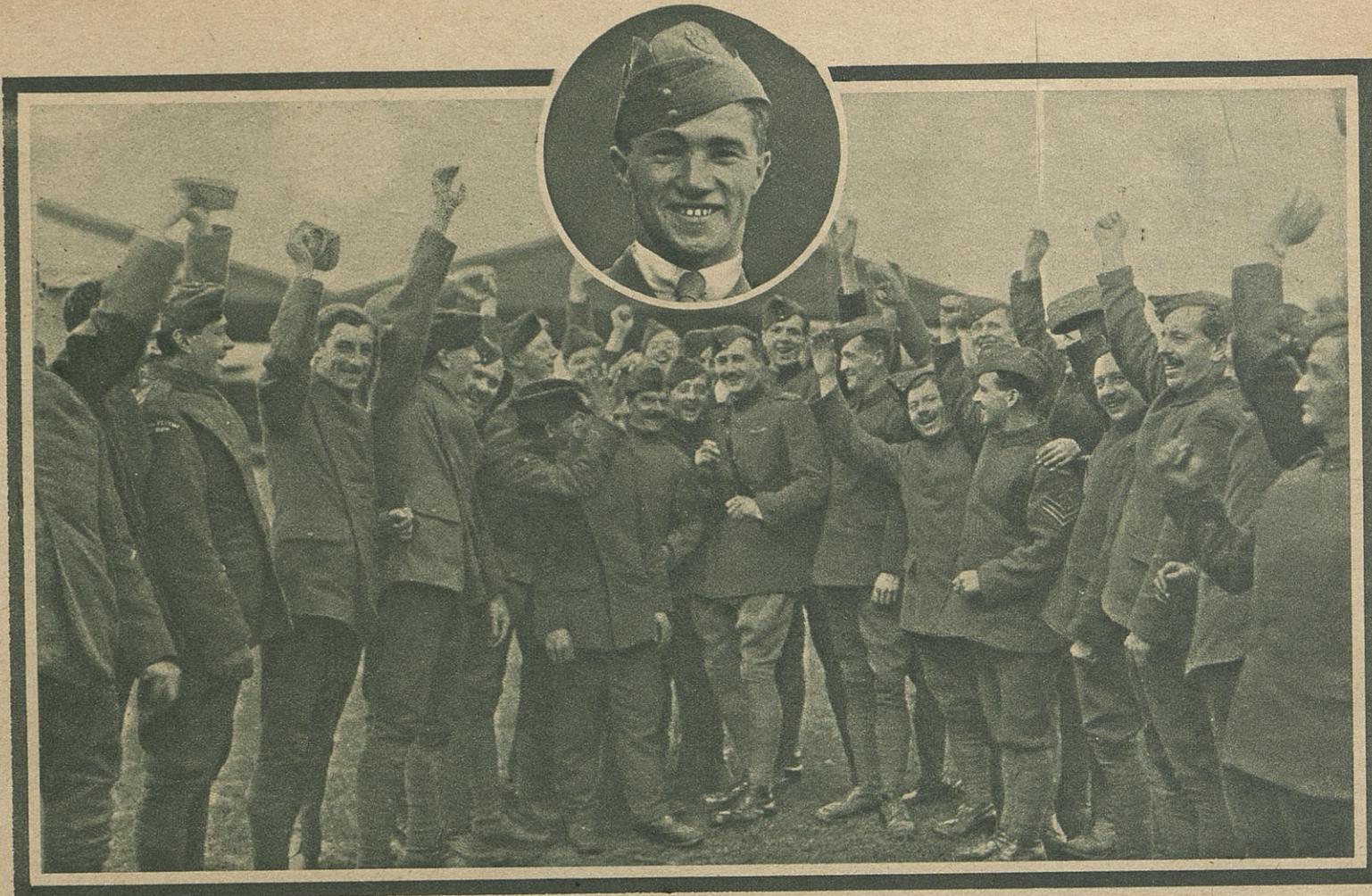
GUY DE TERAMOND.

Fin du quatrième épisode.

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

CINQUIÈME ÉPISODE :

Le Boxeur invisible



L' "AS" DES "AS" ANGLAIS, LE COMMANDANT BALL, EST PORTE DISPARU

Il avait à peu près l'âge de Guynemer, 21 ans et avait abattu 42 avions ennemis. Le 7 mai, il livra combat à 3 avions allemands et ne rentra pas. Ses actes de bravoure ne se comptaient plus. C'est lui qui, en septembre dernier, n'hésita pas à livrer, seul, bataille à

une escadrille de sept appareils ennemis. Il en abattit trois et obligea les autres à atterrir. Quelques jours après, il se retrouvait, seul encore, contre douze avions allemands en abattait un et mettait les autres en fuite. C'est donc une grosse perte pour l'armée aérienne de nos alliés.

L'ENTERREMENT D'UN OFFICIER RUSSE TUÉ PRÈS DE MONASTIR



Porté à bras, le cercueil s'achemine vers le cimetière orthodoxe.

Avant la mise en terre, les assistants s'agenouillent et récitent les prières des morts.

Dans un des récents combats qui ont été livrés par les troupes alliées en avant de Monastir, un officier russe a été tué. Dans le cadre impressionnant des montagnes serbes, ses compagnons l'ont accompagné jusqu'à sa dernière demeure. Précédé d'une musique, le

corps allongé dans son cercueil ouvert, près duquel marchait le commandant du contingent russe a été porté jusqu'au cimetière, où le pope a dit les dernières prières. Puis la bière, une fois fermée et descendue dans la fosse, les frères d'armes du mort sont retournés au combat.

J'ai vu
EN MARGE DE LA GUERRE



Le général Korniloff a donné sa démission de gouverneur militaire de Petrograd.



La réception de l'escadrille La Fayette à l'Aéro-Club. (Assis) : Hawiland, Lowel, cap. Thénot, M. Daniel Vincent, Lufberry, Johnson. — (Debout) : M. d'Estournelles de Constant, C^t Varcin, M. Deutsch de la Meurthe, colonel Régnier, Com^e Dupaty, M. Besançon.



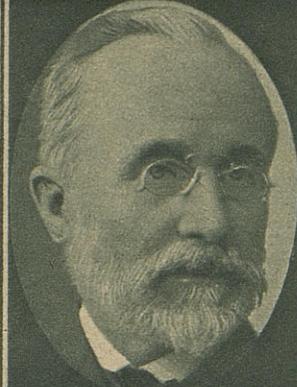
M. Goutchkoff, ministre de la guerre russe, qui vient de donner sa démission.



A la caserne Carpeaux, le général Dubail décore des pompiers blessés sur le front.



Le peintre espagnol don José Villégas qui expose au Jeu de Paume.



Le professeur Landouzy, de l'Académie de médecine, est mort à Paris le 10 mai.



Une infirmière, Mlle Yvonne de Baye, deux fois citée à l'ordre de l'armée.



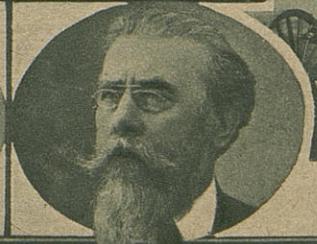
Le général Dubail décore le colonel Brett, commandant de place anglaise à Paris.



Le 14 mai, M. Poincaré a inauguré la Foire de Paris, installée sur l'Esplanade des Invalides. — Au-dessus : vue d'ensemble de la foire de Paris.



Près de Thiaumont, nos poilus lavent leur linge aussi bien que des lavandières. — En médaillon, à droite : l'ingénieur américain Sperry qui aurait trouvé le moyen de lutter contre les sous-marins.



A Chicago, une tente de recrutement, dans Michigan Avenue. — En médaillon, à gauche : M. Lucien Pascal, conférencier et fondateur de la Société les « Educateurs populaires ».

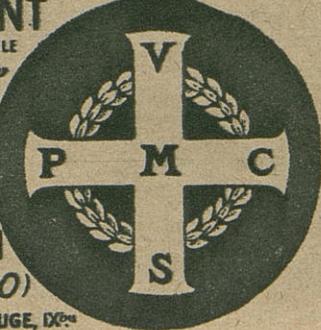
CURE D'EMBOINPOINT
REPRISE ASSURÉE DE 2 A 5 K^g PAR MOIS AVEC LE



"MARALIMENT"
(POTAGES ET CROQUETTES AUX ALGUES MARINES)

GRATIS METHODE ET PREUVES. ECHIRE
LABORATOIRE MARIN
ENGHEN-LES-BAINS (S&O)

DÉPÔT POUR PARIS 49, RUE DE MAUBEUGE, 12^{es}



BAIN DE PIEDS JAPONAIS
Rougeurs, Irritation, Sueur, Mauvaise odeur

30

Pharmacie Parisienne, Toulouse & Principales Pharmacies

VICTOR BREYER

LES FLANDRES EN KHAKI
Notes d'un interprète français à l'armée britannique
PRÉFACE DE Ch. FAROUX

Un volume in-16 2 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

Roman inédit par GÉRARD BAUER

Quand le ciel s'était enbrumé ou quand la nuit avait enveloppé de ses voiles l'horizon sur lequel je rêvais, je retournais chez moi en hâte. Ma mère me grondait doucement :

— Tu as encore été sur les quais... Tu es resté là jusqu'à la nuit, ce n'est pas sage... Tu n'as pas eu froid au moins ?...

Elle s'approchait de moi, palpait mes effets.

— Tu es tout couvert d'humidité...

Mon père intervenait doucement :

— Il faut te garder de prendre froid et d'être malade maintenant si tu veux être dans dix ans un solide marin.

Un marin ! Ce nom me chantait aux oreilles. Plus tard j'ai voyagé et toujours, toujours, je me suis arrêté dans les ports. J'y ressentais chaque fois la même émotion, j'y éprouvais la même sensation d'allégresse et de vie active, le même désir d'infini et d'inconnu. Jamais je n'ai entendu la sirène d'un bateau sur son départ sans que ce cri de liberté ne retentît dans ma poitrine... Un port m'a toujours donné de l'espoir, l'espoir de quelque chose de neuf et de meilleur... C'est une porte ouverte sur le rêve...

Elle l'écoutait, le regardant bien fixement et paraissant réfléchir. Comme il s'était tu elle répliqua :

— Et vous aimez ce cosmopolitisme, ce mélange indéfinissable de races, ce grouillement d'êtres d'origines, d'espèces, de classes différentes, qui ne pensent plus, le pied à terre, qu'à s'enivrer de toutes les joies grossières de la terre?... Le port avec ses ruelles, ses guinguettes et ses bars... le port avec sa vermine et sa misère...

— Oui, j'aimais, oui, j'aime tout cela. Sa misère ? Misère d'apparence. Les ports les plus pauvres sont riches et ceux qui y vivent ne souhaitent pas, pour la plupart, changer de condition. Aux abords de Newcastle, en Angleterre, j'ai vu pendant des kilomètres des maisons de briques rouges, uniformes, d'une uniformité à vous rendre malade et d'une tristesse horrible. Tous les ouvriers du port habitent là-dedans. Ils sont pauvres ; ils sont tout noirs de charbon (ces poussières de charbon, c'est le ciel de Newcastle !) et il en est qui marchent pieds nus... Eh bien ! s'ils acceptent leur sort rigoureux avec moins de révolte qu'un ouvrier des villes, c'est parce qu'ils sont près de la mer ; qu'ils ont, instinctivement,

cette impression de liberté que je ressens moi-même ; qu'ils pensent obscurément, dans ce mouvement perpétuel du port, qu'ils sont à côté d'une grande porte par laquelle ils pourront un jour s'enfuir — qui sait ? — vers un monde meilleur. Et je vous cite les plus misérables... Que du soleil égaye et réchauffe les quais et ces gens sont heureux. Il faut les voir en Italie, à Naples, allongés sur les grosses pierres, indolents et languides, remuant pour jouer aux dés ou se gavant de fritures rances. J'en ai vu qui n'eussent voulu à aucun prix changer leur sort pour le mien... J'aurais pu leur dire : Demain je rentre en Allemagne, je suis officier de marine, je rejoins mon escadre à Kiel... La belle affaire ! Ils se seraient à peine détournés, étalés au soleil comme des lézards... Officier ? En Allemagne ? Riche ? Et leur *fritto misto* ? et les pierres chaudes meilleures que le meilleur des lits ? et Capri dans le lointain, et le Pausilippe où les roses se balancent au-dessus des abîmes marins ? et l'étranger, la nuit, généreux et curieux ?... La misère des ports ?... »

D'un geste de la main il achevait sa pensée et le geste voulait dire : « Il n'y en a guère... Légende !... légende ! »

Mais elle s'était redressée subitement et, frémissante, elle disait :

— Il y en a ! Il y en a de la misère, de la misère pitoyable. Vous ne pouvez pas savoir. Moi je déteste Hambourg... C'est une ville monstrueuse... Un monstre, vous entendez, un monstre lépreux sous ses apparences honnêtes. Ses 100 000 bateaux qui la font retentir toute l'année de leurs appels, ses parasites accourus des quatre coins du monde, des jaunes qui sentent l'huile, des Chinois et des Africains, des Russes, des Espagnols, des Américains, des Anglais, des Français, des Allemands, riches ou pauvres, mais tous les mêmes dans leur ivresse d'être arrivés ou de partir, tous les mêmes : insolents, brutaux, pressés... Ne me parlez pas des bassins où se reflètent les transatlantiques, c'est faux : il n'y a pas de reflet dans cette eau glauque. Et ces cinq cents grues qui dressent vers le ciel enfumé leurs ridicules bras de fer ! Et les bourgeois de la ville, si fiers de leur ville et d'eux-mêmes, si riches, si orgueilleux ! Et San-Pauli !... San-Pauli avec ses beuglants, ses bars peints en blancs où l'on boit devant des glaces, des glaces, des glaces partout, du champagne frelaté... frelaté comme les tziganes !... San-Pauli... vous n'appellez pas ça la misère ?... Qu'est-ce alors ?... Ah ! si vous saviez... »

Elle eut une hésitation d'un instant — comme quelqu'un qui prend une résolution. — la résolution de livrer un secret qui lui pèse. Mais bientôt elle s'était reprise et elle continuait, plus maîtresse d'elle-même :

— Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir, vous ne pouvez pas. Quelle tristesse !... Moi je hais Hambourg, je la hais, vous m'entendez... On dit qu'elle est morte... qu'elle est glacée par la guerre... Si c'est vrai je vais être heureuse... Plus de sirènes... plus d'eaux battues des hélices, plus de voyageurs, plus rien... La mort, la mort vengeresse... Nous allons voir... Ce ne sera plus long... Vous voyez... » De sa

main tendue vers la portière elle désignait les premiers faubourgs de la Cité : Altona. Dans quelques minutes le train parviendrait aux petites stations de la ville : Holstenstrasse, Damtor, qui naguère encore annonçaient aux foules voyageuses l'arrivée aux rives heureuses, toutes les réjouissances, les lumières, les brasseries, les pavillons de l'Alster, les plaisirs nocturnes de San-Pauli.

Il en est des endroits de nuit comme des noctambules. Le jour venu, les lumières éteintes, ils ont un aspect falot triste et blême. San-Pauli, depuis que la guerre avait fermé les portes de ses lieux de plaisir, tari son animation, desséché le fleuve bouillonnant de ses visiteurs, avait cet aspect-là. Les cafés-concerts, clos, ne retentissaient plus des sérénades des tyroliennes ou des valse raclées par des musiciens venus de Pesth ou des plaines de Bohême. Leurs façades poussiéreuses étaient tristes ; d'anciennes affiches, lavées par la pluie, passées de couleur, loqueteuses, annonçaient de leurs titres ineffacés des vedettes disparues, des chanteurs dont les noms ne disaient plus rien... Les bars aussi étaient fermés. Naguère, des jeunes femmes vous servaient les *drinks* qu'on leur avait demandées, fausses ou vraies boissons américaines préparées par le barman du lieu, le plus souvent ancien garçon sur les transatlantiques de la *Hamburg-Amerika*. Quelles étaient ces femmes ? Il y en avait de toutes nations et de toutes classes, des paysannes allemandes accourues à la ville, des bourgeoises déchues, des Viennoises et des Russes, des Belges et des Polonaises, des Anglaises qui avaient servi à Port-Saïd et au Caire, à Sydney ou à Bombay. Mais, sous l'uniformité du costume, la monotonie des gestes toujours semblables, la similitude banale de la conservation, il fallait l'habitude du voyage, les connaissances du cosmopolite pour deviner la race, surprendre des bribes du passé. Au surplus, ces femmes étaient aimables mais correctes.

Maria Lesser et Levinski marchaient dans ce quartier solitaire et désolé. Elle regardait les boutiques comme d'anciennes connaissances et il y avait dans son regard une joie secrète de les voir closes, désertées, mortes. C'est triste cet endroit, dit Levinski.

(A suivre.)

GÉRARD BAUER.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 9 au 15 Mai.

MERCREDI 9 MAI. — Violente attaque allemande poussée sur le plateau de Californie.

JEUDI 10. — Succès anglais vers Krastoli.

VENDREDI 11. — Le général Menocal est réélu président de la République de Cuba.

SAMEDI 12. — Les Serbes enlèvent la cote 1824.

— Les Anglais prennent Bullecourt.

DIMANCHE 13. — Les Anglais occupent une partie de Rœux et la position de Grunland Hill.

LUNDI 14. — M. Goutchkoff, ministre de la guerre russe, et le général Kornilov démissionnent.

— Un zeppelin détruit dans la mer du Nord.

— Les Anglais achèvent la conquête de Rœux.

MARDI 15. — Le général Pétain devient généralissime, le général Foch chef d'état-major général.

— Progrès italiens à Plava et à l'est de Gorizia.

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Un sous-marin allemand, l'U-24, rentre à Kiel après une croisière au cours de laquelle il a coulé cinq navires alliés. Parmi les officiers de marine qui assistent au retour de l'U-24 et de son commandant, le capitaine von Hartig, d'origine prussienne, se trouve le lieutenant de vaisseau Levinski, d'origine polonaise, embarqué à bord du cuirassé Brunswick. Quelques jours après Levinski, nommé second à bord du sous-marin U-51, se rencontre avec son nouveau chef, von Hartig, pour qui il éprouve une vive antipathie sinon de la répulsion, et sous les ordres duquel plusieurs de ses camarades le plaignent de servir. Avant de rejoindre son poste, Levinski profite des six jours de liberté qui lui restent pour se rendre à Hambourg en compagnie d'une jeune femme qu'il aime, Maria Lesser, laquelle a vainement tenté des démarches pour l'empêcher d'être envoyé à bord d'un sous-marin.

J'ai vu



Mgr Touchet.

Mgr Donnelly.

Mgr Lenfant.

LES FÊTES DE JEANNE D'ARC A ORLÉANS,

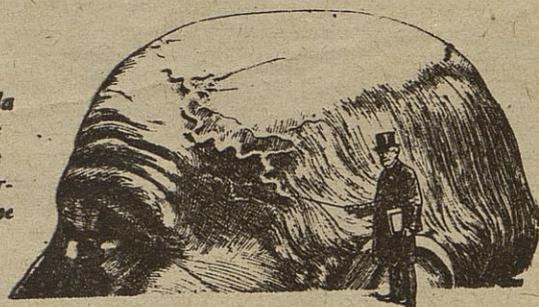
On sait avec quelle ferveur est fêté, chaque printemps, l'anniversaire de la délivrance d'Orléans par Jeanne la bonne Lorraine dont le culte est si vif au cœur de tous. Cette année,

Mgr Donnelly, évêque de Dublin, est venu présider le 13 mai la cérémonie habituelle aux côtés de Mgr Touchet, évêque d'Orléans, et de Mgr Lenfant, évêque de Digne.

URODONAL

évite l'artério-sclérose

*Lesigne de la
temporale
indique le
début de l'ar-
tério-sclérose*



On a l'âge de ses artères ; conservez vos artères jeunes avec l'URODONAL, vous éviterez ainsi l'artério-sclérose, qui durcit les parois des vaisseaux, les rendant semblables à des tuyaux de pipe, c'est-à-dire friables et rigides.

L'OPINION MEDICALE :

« L'indication principale dans le traitement de l'artério-sclérose consiste avant tout à empêcher la naissance et le développement des lésions artérielles. A la période de présclérose, l'acide urique étant le seul facteur d'hypertension on devra avant toute autre chose lutter énergiquement et fréquemment contre la rétention d'acide urique dans l'organisme en employant l'URODONAL. »

D^r FAIVRE,

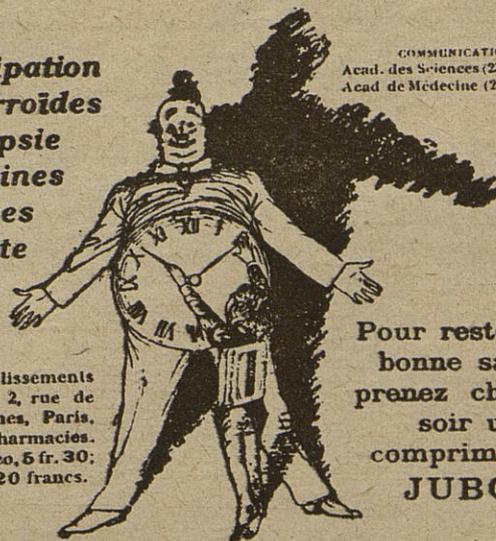
Prof de Clinique interne à l'Université de Poitiers

Etabl^{ts} Chatelain, 2, Valenciennes, Paris. Le flacon, fco 7 fr 20, les 3, fco 20 fr

JUBOL

rééduque l'intestin

**Constipation
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines
Vertiges
Entérite**



Etablissements
Chatelain, 2, rue de
Valenciennes, Paris,
et toutes pharmacies.
La boîte, fco, 5 fr. 30 ;
les 4 fco, 20 francs.

COMMUNICATIONS :
Acad. des Sciences (23 Juin 1909)
Acad de Médecine (21 déc. 1909)

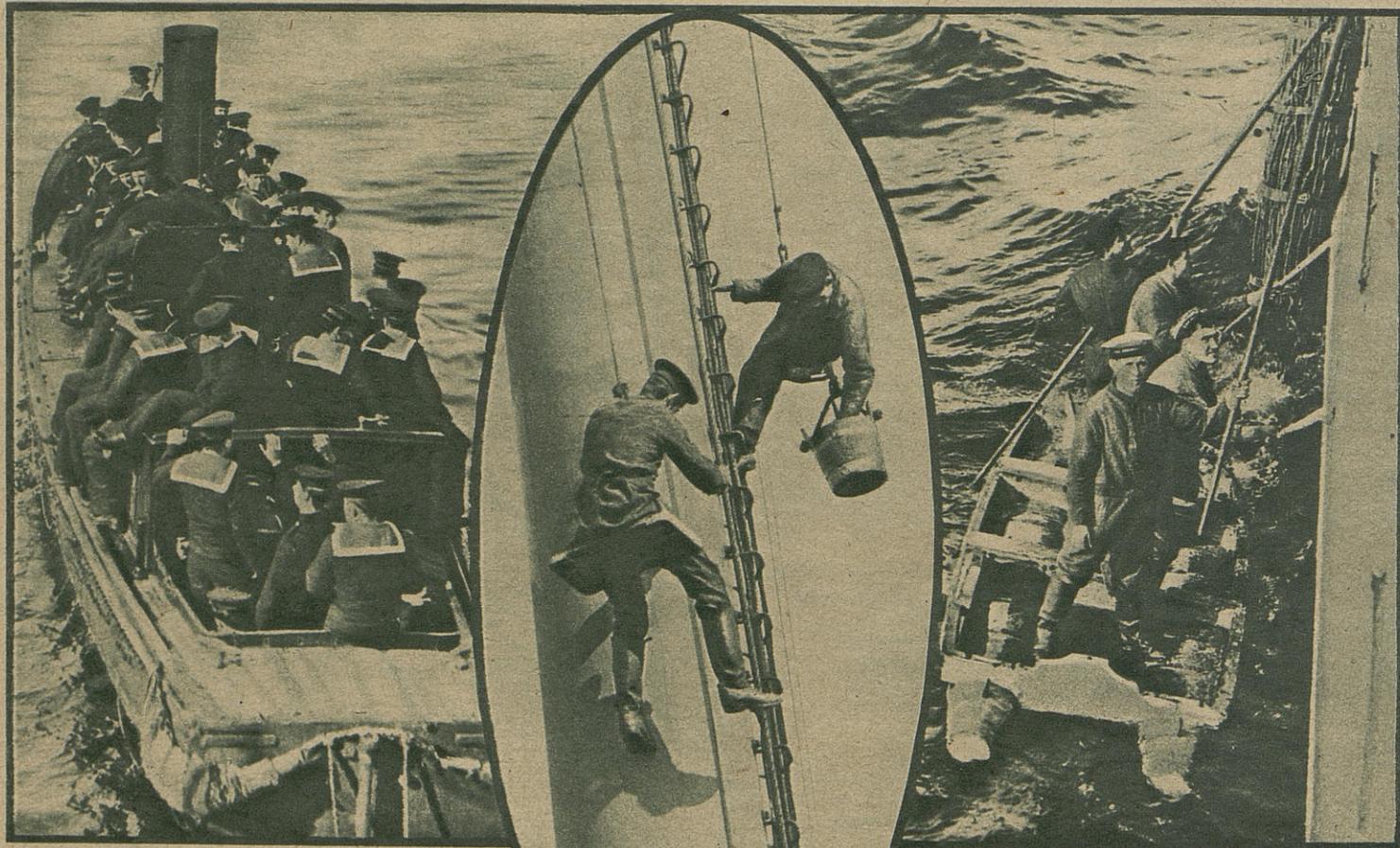
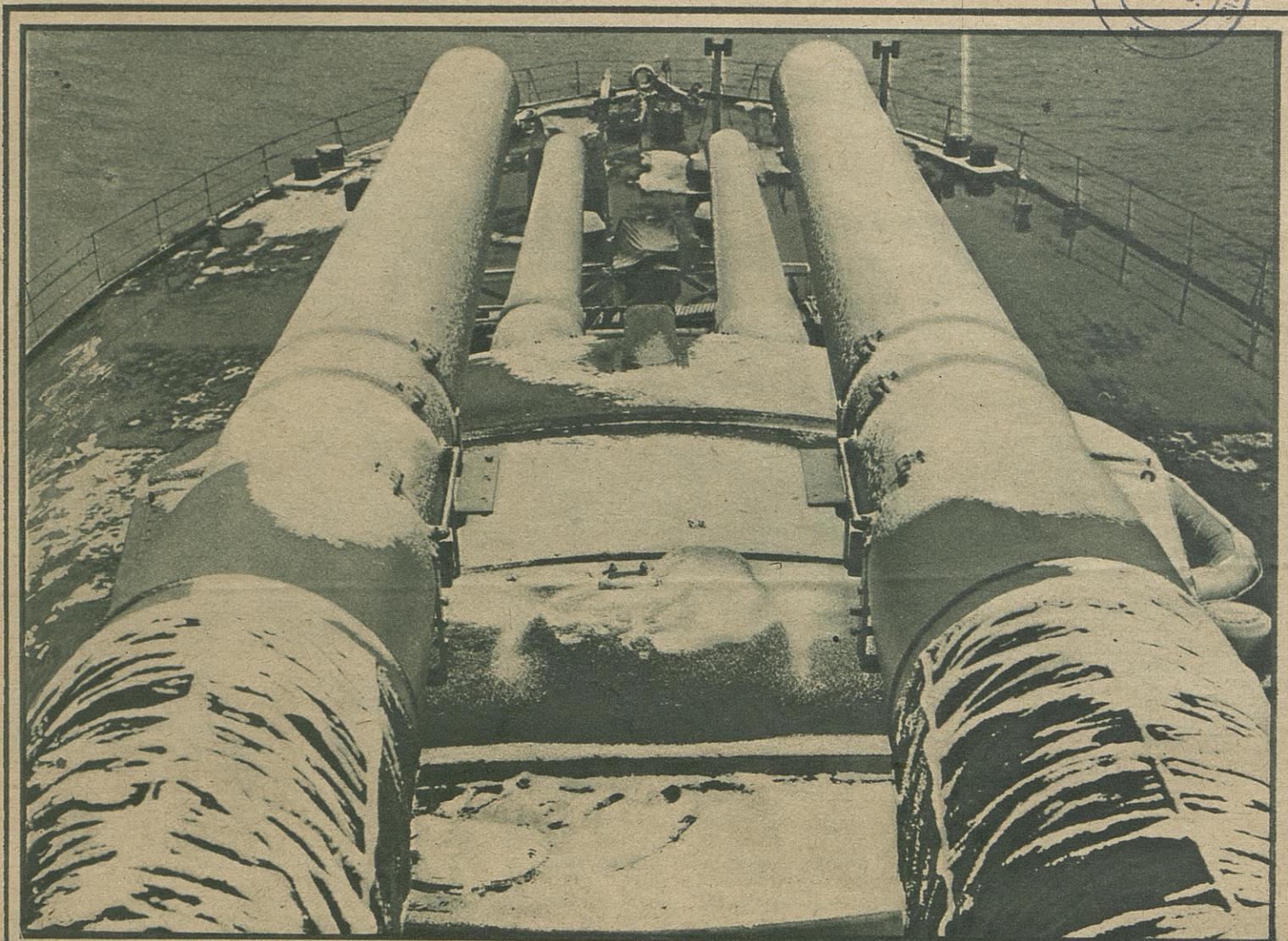
Pour rester en
bonne santé
prenez chaque
soir un
comprimé de
JUBOL

**JUBOL, régulateur de l'intestin, fixe
une heure constante aux jubolisés.**

« Moins que jamais il ne faudrait recourir, chez les constipés, aux purgatifs, pas même aux laxatifs ordinaires, encore moins aux lavements. La rééducation intestinale par le Jubol apparaît alors tellement supérieure aux anciennes méthodes d'exonération de l'intestin, qu'elle doit se substituer à toutes : donc il faut juboliser les récidivistes de la constipation. »

D^r PÉRICHON,
de la Faculté de Médecine de Lyon.
Ancien interne des asiles.

LE RETOUR D'UNE CROISIÈRE DANS LA BALTIQUE



Les Suédois ont à peu près barré à la marine de guerre anglaise le contrôle de la Baltique. Ils ont semé de champs de mines les routes les plus sûres et les plus rapides. Cependant quelques grosses unités de la flotte anglaise y patrouillent et convoient les transports qui se risquent encore sur ce chemin le plus court,

mais le plus dangereux aussi, pour ravitailler la Russie. Voici un cuirassé anglais, le pont encore couvert de neiges, qui vient de franchir les passes périlleuses pour regagner son port d'attache. Les matelots font la toilette du navire qui vient d'accomplir une si rude croisière, brisant les glaçons à coups de hache et déblayant la neige.